

# « *Les sourciers de l'absence* *Infatigablement forent les puits bouchés* »<sup>1</sup>

- 188 -

par Anne Simonnet

Né dans un pays de collines et de sources, d'eau jaillissante ou tendre, abondante et discrète, dont le murmure habite les forêts et les champs, Pierre Emmanuel perçoit d'abord la figure du puits dans sa verticalité noire et presque sans fond, comme l'un des lieux de la chute. Non pas un lieu tragique, mais celui d'un drame, au sens théâtral du mot : une action se réalise, dans laquelle le corps intervient puissamment. On tombe dans les puits, dans les premières œuvres de Pierre Emmanuel, et c'est d'abord une bénédiction, car on échappe ainsi à l'horizontalité de la mort, de l'indifférence, de l'évidence. Tel est le bonheur d'Orphée, bonheur douloureux qui lui permet de parvenir aux enfers :

« Muré en dieu  
crispé sur l'effrayante aurore  
plomb d'épouvante et de péché Orphée descend  
étourdi par la tumultueuse odeur de l'Œil tranquille  
jusqu'au fond de ce puits grouillant comme l'espoir  
et cimenté de chairs animées : il pèse enfin ! »<sup>2</sup>

Tant que le puits est ouvert, il permet donc un progrès de l'histoire du héros, qui se sent vivre d'une manière toute nouvelle et prend conscience de lui-même comme il ne l'avait jamais fait auparavant.

Le puits scellé, lui, est une tragédie. C'est celui que l'on trouve dans « Camps de concentration », par exemple, image du désespoir dans lequel le tyran et ses sbires veulent enfermer l'homme et le détruire dans ce qu'il a d'essentiel, sa conscience de lui-même et du monde, son lien avec autrui, son esprit, son âme. Adam n'est plus que boue et silence, l'image de Dieu est détruite, la création défaite, comme à rebours. Dieu lui avait donné le souffle, en avait fait « un vivant qui parle » ; au contraire :

---

1 Pierre Emmanuel, *Jacob*, « Béatitudes », p. 114. Notre désir est ici de donner la parole au poète, non de faire œuvre de critique. Les œuvres poétiques sont toutes citées d'après l'édition des *Œuvres poétiques complètes*, vol. I et II. Lausanne : L'Âge d'Homme, 2001 et 2003. Toutes les citations étant de Pierre Emmanuel, nous ne précisons plus dans les notes le nom d'auteur.

2 *Tombeau d'Orphée*, « Le poète aux enfers », *ibid.*, p. 39.

« Au fond du puits abrupt scellé par le soleil  
un peu de vase pantelante et de silence  
tout l'homme ici se meurt. »<sup>3</sup>

La même image apparaît dans *Sodome*, de manière moins définitive en ce qu'elle évoque un homme, un « je » et non plus « tout l'homme ». Lot est sorti de la ville qui a péri dans les flammes, mais il y revient – par la mémoire ou davantage ? lui-même s'interroge. Seul, alors que sa femme a été changée en statue de sel, il se remémore ce qu'il était alors : un damné, enfermé dans sa souffrance.

« Je vais revoir avec mes yeux d'après la tombe  
le damné que je fus entre ces murs brûlants :  
qu'enfin je le surprenne en sa douleur entière  
celui dont la souffrance était un puits scellé  
un lac de sel, cuisant d'oubli au creux des sables. »<sup>4</sup>

Image d'un enfermement définitif et lieu de torture, le puits scellé ne laissait aucune espérance. Pourtant l'intervention divine est l'occasion d'une véritable résurrection pour le « Je » du poème, et d'une connaissance plus vraie et peut-être enfin plénière de lui-même.

Rares sont néanmoins les puits dans les débuts poétiques de Pierre Emmanuel. L'image se fait plus fréquente à partir d'*Évangélique*, à la fois en prose et en poésie. Dans *Sodome* et *Babel*, les paysages de l'Ancien Testament sont souvent réduits à la ville, et le désert n'y contient guère de puits pour la soif du voyageur. Le « Prologue » d'*Évangélique* renouvelle l'image, l'élargit et donne des clefs essentielles pour sa compréhension dans la suite de l'œuvre. La parole humaine, explique le poète, est feu destructeur si elle se prend pour centre et fin ; elle ne dit pas l'essentiel, ne permet pas la connaissance de soi. « « Langue humaine feu grégeois / Ta flamme innerve les mondes / Sans frôler la très profonde / Distance entre moi et moi ».

« Car l'océan du langage  
N'est qu'un puits à ciel ouvert  
Dont tout l'énorme univers  
Est la margelle et la cage  
Mais l'étoile au fond du puits  
Immensité ponctuelle  
M'intime au centre un secret  
Vertige dont je suis fait  
Verbe sans mots ni symboles

3 *Jour de Colère*, « Camps de concentration », *ibid.*, p. 142.

4 *Sodome*, « Suis-je sorti de cette ville », *ibid.*, p. 314.



Abîme de la Parole  
Gouffre et battement du sens  
Qui me suspend et me fend  
Qui me fend pour me suspendre  
Au zénith de mon néant  
Qui me suspend pour me fendre  
Jusqu'au roc de mon néant »<sup>5</sup>

- 190 -

La verticale se creuse maintenant dans les deux sens ; le Verbe – dont on peut penser, étant donné le contexte, que la majuscule n'est pas due seulement à la place du mot en début de vers, mais qu'il est celui dont l'incarnation fera l'Emmanuel – attend le poète-pierre en son fond : c'est là que se trouve le centre, l'étoile, et non au plus haut d'un ciel qui ne montre que le monde. Pour lui comme pour la Samaritaine, « le Verbe [peut] jailli[r] (...) / Comme l'eau au fond du puits ». Mais il lui faut d'abord, comme elle, reconnaître qu'il ne peut par lui-même parvenir à la source, puiser l'eau d'un puits bien trop profond pour les capacités d'un homme. De fait, dans un autre poème du même ouvrage, « La soif et la source », le poète écrit :

« Ma langue m'a bouché  
Le puits sondant la nappe  
Ma bouche est un rocher  
Que nulle main ne frappe

Dieu d'un mot artésien  
Jusqu'au néant m'atteint. »<sup>6</sup>

Tout mot vrai vient de ces profondeurs : de l'au-delà des pierres, du fond du puits. Seul le mensonge est alors sans fond, comme le découvre le poète en regardant Pilate : « Attester la vérité / Pilate se tait nous aussi / Le mot tombe nous attendons / Que du fond de nous l'écho monte / Mais notre mensonge est sans fond ». <sup>7</sup> Le mensonge n'est pas ici l'affirmation du faux, mais d'abord l'affirmation trop rapide que l'on comprend le réel, que l'on peut résoudre les problèmes. Faire de la vie un problème que l'on pourrait résoudre, voilà le mensonge. Pierre Emmanuel écrit, dans les années 1970 : « Les esprits abstraits, qui rationalisent tout en *problèmes*, ont, au moins en théorie, une vue bien tranchée des choses, une idée nette des solutions. Les esprits qui ne savent pas ou ne veulent pas rationaliser sont tels parce qu'ils ont le sentiment qu'un trop grand nombre de données essentielles à la vie humaine sont laissées de côté par la rationalisation. » <sup>8</sup> Prétendre atteindre la vérité, décider de la vérité ou affirmer – c'est tout un – qu'elle ne

5 *Évangélique*, « Prologue », *ibid.*, p. 914.

6 *Évangélique*, « La soif et la source », *ibid.*, p. 972.

7 *Évangélique*, « Pilate », *ibid.*, p. 1008.

8 *Choses dites*, « L'ordre et le chaos », Paris : DDB, 1970, pp. 51-52.

peut être atteinte, tel est le mensonge de Pilate, et de quiconque, comme lui, croit en la toute-puissance de la raison rationnelle.

Ce même mensonge cherche à détruire la parole, celle du poète comme celle du Verbe, car il n'a pas de prise sur elle ; il prône le néant, le désespoir, scelle les puits où l'homme meurt. Ainsi lit-on dans « Le tombeau scellé », toujours dans *Évangélique* :

« Il n'y a point d'ailleurs dit la voix qui plafonne  
Votre ombre dans le puits est tout votre univers  
Et si l'élan des murs mime l'espace ouvert  
L'étain des projecteurs rend votre ciel aphone

S'il est encore des poètes parmi vous  
Ce ciel bouché leur interdit les métathèses  
Leur paresse obstinée à rêver de genèses  
Peut simuler en mots les fureurs d'un dieu fou. »<sup>9</sup>

Comment expliquer cet élargissement de l'image, qui lie le rôle des poètes dans la société et l'ailleurs d'une transcendance personnelle ? La réponse, me semble-t-il, se trouve assez explicitement dans *Tu*, où l'image du puits revient à plusieurs reprises, en particulier au début de l'œuvre dans les quatrième, cinquième, septième et huitième parties du commentaire du *Veni Creator*. Le poète la juge donc importante, d'autant qu'il la développe chaque fois longuement, alors qu'elle est bien moins évidente en ces poèmes que celle du vent. Le puits y est à nouveau lié à la chute mais cette dernière n'est plus un progrès comme dans *Tombeau d'Orphée* ; elle est un piège dont l'homme ne peut se sortir seul, piège qu'il crée lui-même bien souvent par la crainte ou le rêve, par la conviction que son salut ne peut venir que de lui :

« Ceux-là qui se hissent sans sortir de leur puits l'homme en eux creusé de part en part de la vie  
Ceux-là qui se rêvent en train de hisser tout l'homme avec eux jusqu'à sa margelle  
Ceux-là qui redoutent que sous leur prise ne cède la falaise humaine qu'effritent leurs doigts  
Ceux-là qui redoutent que leurs phalanges ne lâchent sous la pression de la hauteur qui les broie  
Ceux-là qui s'effondrent sans cesser de monter et de se tirer de l'éboulis qui les vide  
Ceux-là qui enfin pour l'ultime traction n'auront d'autre appui que leur propre vide  
Fortifie-les. »<sup>10</sup>

- 191 -

Le puits dont nul ne peut sortir seul est donc ici la condition humaine elle-même, désespérante si elle est prise pour un absolu, si l'homme veut s'en échapper, s'il veut l'assumer seul. Tous les efforts sont vains si n'intervient la force du Souffle divin. Le poète ne demande pas que l'homme soit sorti de lui-même sans lutte douloureuse, comme

9 *Évangélique*, « Le tombeau scellé », *ibid.*, p. 1032.

10 *Tu*, « Veni Creator », « Qui paraclitus diceris... », *ibid.*, pp. 465-466.

« miraculeusement » ; il prie seulement pour que la force de Dieu vienne à son secours. L'image du puits revient à plusieurs reprises sous la plume du poète pour énoncer ce qui lui paraît une évidence :

« Certains sont des puits qui ambulent : ils fuient avec audace leur trou.  
D'autres, à la margelle d'eux-mêmes, écoutent le creux qu'ils sont.  
C'est Rien qu'ils espèrent entendre : le suspens de l'haleine en Dieu. »<sup>11</sup>

- 192 -

Voilà l'élément nouveau : la certitude d'une présence de Dieu, l'appel à Dieu comme à une aide nécessaire. Certes, la poésie de Pierre Emmanuel a toujours compté avec Dieu ; les œuvres de guerre sont pleines de sa présence face à l'Antéchrist qu'est le tyran. Mais ce que le poète appelait, l'homme en a fait l'expérience. Dieu n'est plus seulement dans sa vie la puissance en mesure de faire tomber tous les tyrans ; il est l'Être qui *le* sauve, qui est là auprès ou plus exactement au plus profond, au-delà en dessous de chacun, personnellement, qui « a déjà sauvé ». Une maladie – une dépression – est le révélateur de cette présence qui se manifeste de façon très douce, mais suprêmement efficace. Pierre Emmanuel a évoqué plusieurs fois la dépression dans laquelle il s'est enfoncé dans les années cinquante. Il écrit dans *La vie terrestre* :

« Il se fit en moi comme une rupture de l'évidence qu'est le fait d'être, et je vécus cette angoisse de choir, de déchoir, que l'on nomme très justement dépression, et dans laquelle on se découvre à soi-même que l'on ne se suffit pas, que brusquement on n'est plus sûr de soi, en sécurité en soi, mais au contraire menacé de partout et d'abord du dedans par son propre non-être. Et l'on se cherche désespérément un recours, on voudrait que quelqu'un vînt tirer de là ce moi misérable, et que celui-ci pût le reconnaître comme l'être qui tire de là. Et il arrive, dans cette abjection, par sa vertu dirais-je presque, de faire l'expérience non pas qu'un être quelconque peut sauver, mais que, quoi qu'il advienne, l'Être a déjà sauvé (...). Dans la dérélition, mon expérience fut (...) celle de la main qui, tout au fond, empêche que l'être ne tombe plus bas ; et cette main est l'abîme lui-même, le sans-fond. Car l'homme est bien tombé dans l'abîme de son obscurité impénétrable, de son incompréhension irréductible de soi : mais il sait que, par cet abîme, il est du moins soutenu ; et ce paradoxe le fait espérer, même s'il ne peut apparemment sortir de l'abîme. Ce fut une formidable révélation. »<sup>12</sup>

On comprend que l'image du puits se développe ensuite. Nulle ne pouvait mieux exprimer cette chute sans fin mais dont le fond est pourtant source de vie.<sup>13</sup> On comprend aussi une autre acception de l'image du puits, qui

11 *Sophia*, « La voie la mère », *ibid.*, p. 205.

12 *La Vie terrestre*, « Pour vivre ici ». Paris : Seuil, 1976, p. 26-27. Cf. *La face humaine*, « La face humaine », *ibid.*, 1965, p. 255.

13 Dans *Le goût de l'Un*, contemporain d'*Évangélique* et de *La nouvelle naissance*, Pierre Emmanuel élargit cette expérience à l'humanité, exprimant des idées qui se retrouveront ensuite dans *Jacob* et dans *Tu* : « [À] tout instant je refuse l'infirmité de cette condition et m'enclos dans une complaisance idolâtre : je crois me sauver, et perds la force d'être. Perte d'être constante, notre maladie mortelle à tous. Du fait de notre incapacité d'aimer – de prendre tout être, tout l'Être en charge – et quelle que soit notre puissance actuelle d'amour, l'esprit nous fait sans cesse défaut : nous ne sommes jamais assez hommes. Il ne s'agit pas seulement d'un être-moins opposé à un être-plus : mais d'une faute intrinsèque, d'un vide – qui est un éternel appel d'air. Tant que nous n'entrerons pas dans le silence, qui est expérience exhaustive de l'Être

semble inverse à celle que nous voyions plus haut :

« Chute, chute ! Puits de dégoût, mélancolie  
Humains massivement pareils, lisse paroi  
Prison, raison où tous s'imbriquent : leur muraille  
N'emmurant rien sauf elle-même, est-ce la Vie ?  
Rien que le mur. Rien au dedans. Rien par-delà.  
Chacun muré en soi dans le mur n'est que l'urne  
De ses cendres. A qui se sent un cœur qui bat  
L'infaillible adéquation d'un tel état  
Répugne plus qu'une charogne : car cet ordre  
Orgueil fécal se veut imputrescible. Tout  
Y est raison rien que raison mère gigogne  
Tout y est homme rien qu'homme identiquement  
Chaîne sans fin se fabriquant se digérant.

Tout n'est qu'homme. Mais Dieu y souffre tout au fond. »<sup>14</sup>

L'homme seul se fie à la raison. Mais cette dernière ne peut combler son cœur, seulement obstruer le puits.<sup>15</sup> Ce qu'il étouffe alors, c'est tout simplement sa vocation, ce qui le fait homme : son ouverture à Dieu, sa capacité à l'accueillir. Pourtant, dans le même temps, le poète exprime ici non seulement un espoir mais une certitude : la nappe divine ne fait jamais défaut à l'homme. La souffrance que ce dernier lui inflige, d'autres fois exprimée par l'image de la crucifixion, ne peut voiler l'essentiel : Dieu demeure, alors même que l'homme l'oublie, le refuse, le tue. Plus bas que son orgueil, plus profond que sa haine de lui-même et d'autrui, plus loin que son aveuglement, Dieu est là, et l'homme ne peut faire qu'il n'en soit ainsi. Mais peut-être l'homme ne veut-il pas descendre jusqu'au fond de lui-même... Déjà, dans *Versant de l'âge*, Pierre Emmanuel avait : « Je suis / L'écho d'une pierre / Pierre ou cœur qui désespère / De toucher le fond du puits. »<sup>16</sup>



- 193 -

---

jusqu'à la rupture de notre extrême attention, nous ne comprendrons pas notre incarnation dans son principe : que nous sommes plus que nous ne sommes, absolument. En nous ouvrant l'abîme de notre manque, le silence nous montre, identiquement, celui de notre réalité. *Dii estis* : par notre manque même, nous sommes capables de l'absolu » (*Le goût de l'Un*, « Ton silence mon néant ». Paris : Seuil, 1963, p. 230).

14 Jacob, « Lutte avec l'ange », *ibid.*, p. 89.

15 On se souvient de ces vers ironiques du poète : « Les sorbonnes sont bien pavées : nul interstice / Entre les pierres. Qu'une fontaine ou une fleur / En surgit, serait miracle. Thèse sur thèse / Ont obstrué les puits » (Jacob, « Leçon inaugurale », *ibid.*, p. 169).

16 *Versant de l'âge*, « Je suis », *ibid.*, p. 872.

L'image du puits est alors parfois davantage liée au combat. Ainsi dans *Jacob*, juste avant la rencontre avec l'ange :

« Au fort de la nuit Jacob se leva car il sentait une Puissance approcher.  
Il se tira lourdement de sa vase il se désembourba de son âme  
(...) Cette mort molle qu'il faut hisser puis contraindre à se tenir debout  
Moi qui se somme d'être un rocher et sitôt droit n'est qu'une chute d'entrailles  
Tel est l'homme devant l'exigence de Dieu et le fardeau d'en être aimé.

Quand Dieu est si près que l'homme ne peut fuir il peut toujours tomber dans son puits  
Mais tout au fond il est horriblement acculé par les appels venant de la margelle  
Et sa stupeur lui devient un enfer quand il s'y entend traquer par son nom.  
Cousu serré dans son sac à mensonges lesté du poids de ses moindres mots  
Chu de lui-même au plus épais de son trou qui se referme indifférent à mesure  
(...) S'incorporer cette glaise arrachée à d'autres corps moins pourris que le sien.  
Tel est l'ordre. Telle est la force du nom moelle spirale jour après jour érigeant  
La colonne d'os l'axe du monde : Jacob ne peut que répondre à son nom. »<sup>17</sup>

On retrouve ici les idées exprimées déjà dans *Le goût de l'Un*. Mais elles acquièrent la force prégnante des images. La volonté de l'homme – qui se traduit souvent par le « à quoi bon ? », la fatigue devant l'effort que demande l'esprit, la fuite de sa vocation – se heurte en définitive à une volonté plus puissante et qui, elle, ne renonce jamais. L'homme est appelé au combat de l'incarnation, de l'unité d'un corps et d'une âme, à intégrer son histoire et à devenir part active de l'histoire. Tant qu'il ne s'y efforce pas, la « Puissance » le harcèle, l'accule bien davantage encore que la tentation de s'asseoir et de laisser tomber.

Mais Pierre Emmanuel ne veut pas devenir un « poète professionnel », ainsi qu'il l'écrit dans une lettre<sup>18</sup>, « poète chrétien » au sens où le serait Claudel, par exemple ; il ne pense pas devoir être le héraut du christianisme, le porte-parole poétique de l'Église. Le nom qui l'habite est un « nom secret ». Après le long silence poétique qui suit cette expérience extraordinaire, il comprend grâce au personnage de Jacob sa place dans l'écriture, en quelque sorte, et le combat qui doit être le sien, dans et par l'écriture. L'image du puits explique alors aussi la vocation du poète.

Qu'est-ce en effet qu'un puits ? Contrairement à la source qui s'exprime naturellement en surface, le puits est œuvre humaine bâtie pour atteindre une nappe cachée, souvent profondément, en sorte que son eau puisse désaltérer hommes et bêtes. Il est souvent fruit d'une longue attention, d'une recherche de l'eau qui ne s'arrête pas à l'échec et se renouvelle jusqu'à la découverte, puis d'un effort durable, patient et sans doute coûteux pour rejoindre l'eau qui se cachait, loin dans la terre obscure, au-delà du visible et du connaissable. Telle est l'attitude du poète ; comme Jacob, il « fait passer tous ses biens sur l'autre rive » du Jabbok avant d'affronter l'ange de Dieu dans la nuit de tout ; comme les nomades dans le désert, il doit éprouver la soif pour trouver la nappe cachée, et l'éprouver longuement. Les deux

17 *Jacob*, « Au fort de la nuit », *ibid.*, pp. 72-73.

18 Lettre à Paul Flamand, 7 juillet 1961, inédit.

images, dans leur complémentarité, éclairent le dépouillement nécessaire, le silence indispensable à la naissance de la parole. Car « Il faut rapprendre / L'art du sourcier en cherchant les yeux d'autrui, / Seul, exposé »<sup>19</sup>.

La présence des femmes auprès des puits interpelle alors le poète. C'est près d'un puits qu'Isaac rencontre Rebecca, lui dont le poète écrit : « *La source de la vie d'Isaac, le puits de soif dont la margelle est son cœur / C'est l'Œil du Vivant sur lui. Eau qui altère et feu qui éteint. La colère en est la pupille, la miséricorde l'iris* ». C'est à la vue de cette femme qu'il retrouve goût à une vie foudroyée par le Dieu de son père, et trouve la paix de celui qui peut enfin désaltérer sa soif : « *Larmes ! sources ! Lentement, cherchant le souffle / Isaac leva les yeux vers Rébecca* »<sup>20</sup>. C'est au bord d'un puits aussi que Jacob rencontre Rachel<sup>21</sup> :

« Il est juste Jacob qu'ayant sacré un temple  
Pierre ointe de ta sève et comme toi levée  
Tourné vers l'Orient au matin tu contemples  
L'aube cette pudeur qui s'éveille aux contrées

Et que Rachel déjà vers le puits soit en route  
Son ventre ayant frémi de ton rêve en écho.  
Le ciel sur ton pilier et ce ventre à l'écoute  
Sont puits communicants où s'émeut la même eau. »<sup>22</sup>

Le sacré et l'érotique (et non l'érotisme) se rejoignent ici naturellement, comme en toute réalité véritablement humaine : qui prend en compte la plénitude de l'être dans un corps et dans une âme.<sup>23</sup> La femme, note ailleurs le poète, « est vertigineuse et limpide : jouant à ce qu'il soit l'arbre, à être l'eau. Lui se veut la colonne médiane, fût porteur de célestes pensées. Qu'il croie l'obombrer, penché sur elle, sur la margelle, tel est le jeu : mais le vrai pilier du ciel c'est le puits. Elle seule est la profondeur. Tout au fond d'elle, là-haut, Quelqu'un regarde l'homme, son image, Le regarder »,<sup>24</sup> lit-on dans *Sophia*. Et le poète précise, dans un texte inédit sur la Samaritaine :

« Jadis Rébecca, en faisant glisser la cruche sur sa main, a puisé pour le serviteur d'Abraham. Jacob a roulé la pierre pour Rachel, Moïse a fait boire le bétail de Séphora, mais c'est elles qui ont puisé l'eau que désobstruent Jacob et Moïse. Les femmes ont une parenté avec l'eau. « Mon amante a les vertus de l'eau », dit un poème

19 *Jacob*, « Leçon inaugurale », *ibid.*, p. 169.

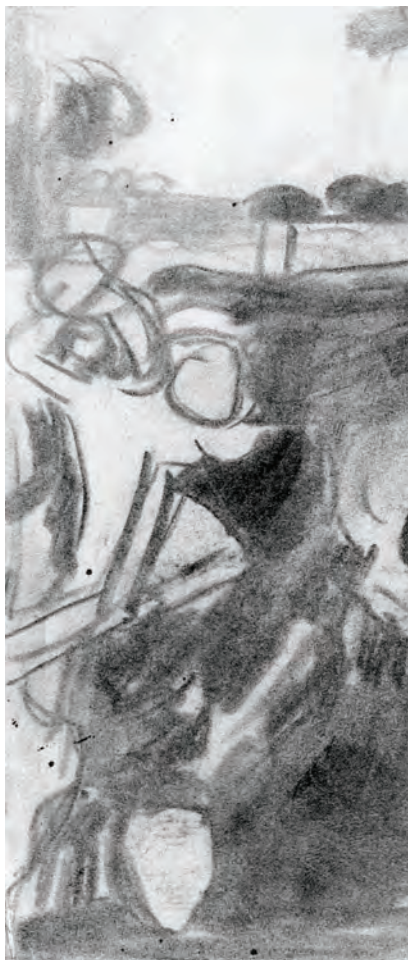
20 *Jacob*, « Le Vivant qui me voit », *ibid.*, p. 34.

21 Un très beau poème de *Jacob* s'intitule précisément « *Auprès du puits* », *ibid.*, pp. 61-62).

22 *Jacob*, « Pressentiment de Rachel », *ibid.*, p. 60.

23 Le *Cantique des cantiques* ne le dit-il pas de manière lumineuse ? Au reste, « toute réflexion un peu profonde sur la femme est un acte religieux. Non pas une "adoration" de la femme, comme les poètes en sont coutumiers : mais la recherche d'un aspect de l'être, de l'être sous un aspect ; un effort pour me relier, pour accorder en moi le principe mâle, à cet *autre* qui plus que tout est *mon* autre, le féminin. Rien au monde ne m'est aussi éloigné : rien ne m'est aussi proche. Toute chose, hors de moi, m'est objet de science, sauf la femme, la vie, et Dieu. Et toute science est division : mais si je m'unis à ce principe autre, si je le connais du dedans, je saisis de l'intérieur toute chose, et la vie même, et je pressens Dieu. » (*La Vie terrestre*, « Pour en finir avec la femme-objet », *ibid.*, p. 75).

24 *Sophia*, « Double miroir », *ibid.*, p. 248.



de Segalen. Leur être peut allumer la soif, le désir : et l'étancher. L'homme (...) désire la femme comme l'eau. Elle est le symbole d'une autre soif, d'un autre être. Mais, près du puits, la femme est médiatrice : elle ne se donne pas, elle donne l'eau cachée. Ce que Rebecca et Rachel donnent à Isaac et Jacob, ce n'est pas seulement elles et leur progéniture : leur amour est médiateur du dessein de l'Éternel : c'est un signe. (...) L'homme attend de la femme une relation à ce qu'il ne peut atteindre de lui-même : une origine et une promesse, un sens total. »<sup>25</sup>

En somme, l'image du puits devient celle d'une rencontre qui révèle la nécessaire complémentaire complémentarité des sexes, hors de soi et en soi : de la part féminine et de la part masculine de la création pour « bâtir » – et creuser – l'homme un qui peut se tenir face à Dieu et le reconnaît dans une relation juste : l'homme n'a pas en lui sa source, il lui faut creuser pour la trouver et accepter qu'elle lui vienne d'ailleurs, mais il lui faut aussi puiser à cette source qui le fait lui-même.

Il s'agit donc pour le poète d'accueillir en lui sa part féminine, d'unifier son être, d'intégrer ce qui est autre en lui tout autant qu'en dehors de lui. N'est-ce pas d'abord cela, désencombrer les puits : accepter de creuser pour que l'autre part de soi-même trouve sa place, sans se laisser embourber en elle ? Le poète regarde Rebecca s'avancer vers le puits, et constate :

« (...) le désert qui est le silence de Dieu  
Lui sert de voile.

Son cœur recueille pour les temps de sécheresse  
La rosée des pensées du soir. Une sagesse  
A jailli d'elle avant les puits les plus anciens.  
Elle voit loin. Son regard est prophétique

Un cerne d'aube à l'horizon : d'autant plus clair  
Que la nuit s'approfondit dans sa pupille.  
Aussi se voile-t-elle le visage  
Bien avant qu'Isaac ne la voie. Elle vient  
À lui et les dunes lui font cortège  
Et tandis qu'il médite encore elle est dressée  
Terre de promesse aux seins augustes. »<sup>26</sup>

25 « Comme beaucoup d'épisodes de l'Évangile... », Archives IMEC, Fonds Pierre Emmanuel, inédit.

26 *Jacob*, « Rebecca », *ibid.*, p. 36.

La soif de l'homme qui a dépassé la raison se traduit en « méditation » qui ne sait comment attendre ; mais celle de la femme est une prophétie, presque une évidence prophétique. Puits elle-même, elle accueille la soif et la rosée : « quand l'homme réfléchit, tu conçois », écrit Pierre Emmanuel dans *Sophia*<sup>27</sup>, précisant dans *La Vie terrestre* : « (...) la femme comprend ce que l'homme pénètre : il intègre en elle ce que sans elle il abstrait<sup>28</sup> ». La Samaritaine a désappris ce regard ; mais c'est précisément cette blessure que guérit Jésus par ses réponses à une soif qui ne savait pas se nommer, désencombrant en quelque sorte le puits de Jacob dans lequel elle ne pouvait plus puiser malgré sa jarre :

« C'est au fond d'elle-même  
Que Tu la pries de puiser  
L'eau pourrie que tes lèvres  
Vont purifier

Là où elle conçoit  
Ton propre don  
Ta vraie soif d'elle  
Sa vraie soif de Toi  
Phréatique immense  
Sous son désir. »<sup>29</sup>

La purification de sa soif permet à la femme de retrouver la pureté de la source au plus profond de l'abîme. Le désencombrement des puits par Isaac et Jacob, dans l'Ancien Testament, joue pour Pierre Emmanuel le même rôle : sans l'homme, la femme ne peut boire ; sans la femme, l'homme ne peut puiser l'eau qui apaisera sa soif, ne peut même savoir comment puiser. L'esprit prophétique est celui qui oriente : « La prophétie recueille ce qui fut pour lui redonner l'être sous une autre forme »<sup>30</sup> ; elle associe le passé et le futur pour permettre de vivre le présent pleinement. Or le puits est une œuvre que les anciens transmettent, un don aux nouvelles générations.<sup>31</sup> Il faut en prendre soin pour le conserver et ne pas perdre le contact avec la nappe d'eau. Le puits est donc un symbole en ce sens qu'il rappelle ce qui n'est pas là, ceux qui ne sont plus là, Celui qui fonde et demeure invisible, et le / les propose à qui vient puiser.

« Il se souvient des puits que son père a creusés  
Que creusait avant lui le père de son père  
Puits que les Philistins venaient combler de pierres  
Et que patiemment il fallait retrouver.

27 *Sophia*, « Pressentiment d'Ève », *ibid.*, p. 269.

28 *La Vie terrestre*, « Sortir de la caverne », *ibid.*, p. 72.

29 *Tu*, « La samaritaine », *ibid.*, p. 636.

30 *Choses dites*, « Vivre prophétiquement », *ibid.*, p. 75.

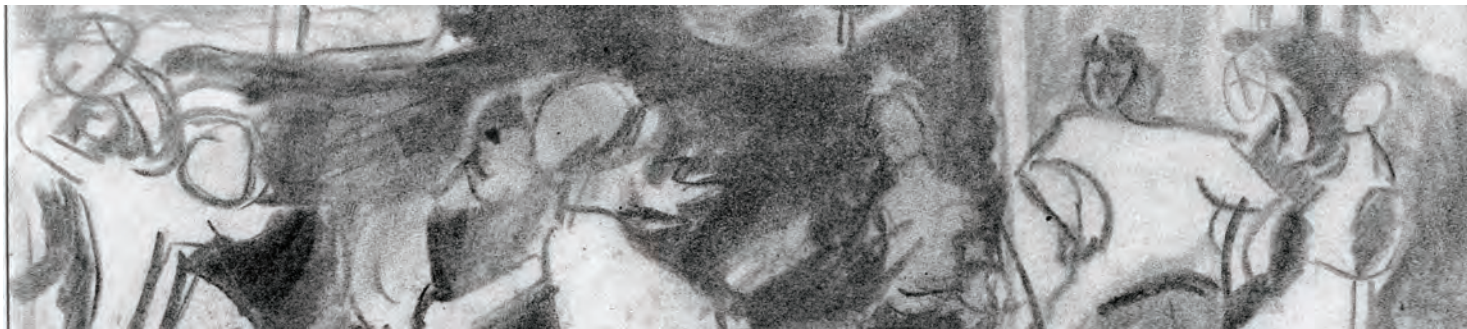
31 « Les ancêtres / Ont gardé leur silence comme un point d'eau / En terre aride. Leur fidélité est une jarre / Pour les vivants : jamais en elle il n'a croupi » (*Jacob*, « Consentement au sommeil », *ibid.*, p. 181).

Est pierre l'homme qui obstrue sa propre source  
Mais cette eau malgré lui sourd de sa dureté  
Et le sature quand il dort. Un sens caché  
Iris, perce la dure-mère ! Dieu fait signe  
À l'homme par la moindre fente du rocher.

- 198 -

Qui se laisse sonder par son lointain secret  
Œil sourcier dont la taie est l'œil rivé aux choses,  
Sa vision crevant la vue hausse le ciel  
L'aigu du gouffre est ce ciel même empenne d'anges  
Ainsi se cherche à l'infini vers le dedans  
L'Un en quête de ses confins qui sont au centre.  
Ainsi Jacob : sa face est le rebord du puits  
Creusé par Dieu dans l'homme et l'homme en Dieu ensemble. »<sup>32</sup>

Pierres sont les habitudes de pensée, les *a priori*, personnels et communautaires, liés à l'époque et à la civilisation du poète / Jacob ; pierres les œuvres précédentes qui risquent de scléroser la pensée ; pierres aussi les peurs qui empêcheraient de creuser plus profond dans l'être, la paresse, la fatigue qui retient l'homme sur le bord de lui-même ; pierre enfin la peur de l'Être, de l'Autre, de la femme pour l'homme et de l'homme pour la femme, du Dieu transcendant, le Tout-Autre, pour tout homme... Les pierres : tout ce qui conditionne, détermine, limite... empêche



32 Jacob, « La pierre de chevet », *ibid.*, p. 52.

l'homme de créer et de réaliser ainsi sa vocation, d'atteindre au lieu commun de la nappe qui fonde et sous-tend tout : pour un poète, de dire ce qui est latent et obscur chez d'autres qui se retrouveront dans sa parole parce qu'il a eu le courage d'aller jusqu'au bout de sa pensée.

Isaac et Jacob ne trouvent le puits et ne peuvent y puiser que grâce à Rebecca et Rachel. L'association de la femme et de l'homme est nécessaire près du puits pour que l'eau soit offerte à tous.<sup>33</sup> Telle doit être aussi la pensée poétique : forme de pensée plénière, elle respecte la complexité de l'homme parce qu'elle s'exprime dans le symbole – qui réunit – et le mythe : « Alors que la pensée instrumentale suppose et provoque séparation entre l'homme et l'univers, la pensée mythique reste indivise de son objet et l'homme intégral se conçoit en elle sans en sortir jamais. »<sup>34</sup> Le poète se reconnaît donc aussi bien dans l'attitude de la femme que dans celle de l'homme : il lui faut « réamorcer le sens », pour lui-même d'abord. Nous voudrions citer ici en son entier un poème de *Tu* précisément appelé « Puits » :

« Dans la vaine affirmation de moi-même  
Je me suis épuisé  
Chaque moi ne servait qu'une fois  
Tous tombaient de même  
Quelle redondance  
Quel poids  
Maintenant au milieu du désert  
Ce puits qui n'a plus de paroi  
C'est moi obstrué de mes chutes  
Il y a peut-être de l'eau tout au fond  
Inaccessible  
Mais je sais seulement à présent  
Que j'ai perdu tout espoir de m'atteindre  
Que je m'atteins. »<sup>35</sup>

Apprendre la soif, aimer la soif qui fait tendre vers le puits est un immense pas ; c'est reconnaître le désert dans lequel nous vivons en surface – y compris au milieu de la foule – et accepter notre besoin d'être unifié par un autre,<sup>36</sup>

---

33 « La force d'Adam lui est propre, elle est toute dans sa tête et son bras. Tu n'as en propre que la faiblesse, mais tu es infiniment plus forte qu'Adam : la nature entière est ta force, ton argument décisif envers Dieu. Car Celui-ci dès l'instant où Il crée Se trouve Lui-même et sans fond Se retire. Il est le mâle dont la création est le creux : infatigable Il l'approfondit. Creux infécond tant que Dieu ne S'y moule t'ayant extraite d'Adam son image : tu es le manque d'Adam en Adam comme aussi Dieu par ce qu'Il crée manque à Dieu. Mais comme Dieu par ce qu'Il crée S'ouvre à Dieu, Il fait de toi sa parfaite ouverture, la plénitude de son propre creux. L'Être en toi seule atteint le tréfonds, la nature parachevée n'est plus stérile. Dieu peut enfin S'enfanter. » (*Sophia*, « Pressentiment d'Ève », *ibid.*, p. 269).

34 *Babel*, « Préface », *ibid.*, p. 560.

35 *Tu*, « Puits », *ibid.*, p. 715.

36 « La complémentarité spirituelle des sexes n'est pas un mythe, comme le voudraient les modernes : c'est le mystère partagé, la découverte, par l'attention réciproque, de correspondances de plus en plus vastes, nées de la différence des points de vue sensuels, affectifs, intellectuels, aimantés ensemble par le cœur, par la chaleur érotique. La complémentarité est un effort de complétude mutuelle, nullement une tentative de restauration de l'androgynisme primitif. Elle est l'espérance d'une procréation commune, dans tous les sens du mot. » (*La Vie terrestre*,

vivifié par l'Autre. C'est commencer à passer du « moi » au « Je », dans la reconnaissance du « Tu » qu'est la femme pour l'homme, qu'est Dieu qu'elle permet d'atteindre et dont elle a elle-même tant besoin<sup>37</sup>.

L'eau du puits ne peut être souillée, contrairement à celle qui coulerait en surface ; l'abîme en protège le mystère et la met hors d'atteinte de toute prétention de l'homme. Il ne peut qu'y puiser, sans jamais la détourner ou la corrompre, et c'est la joie du poète.

- 200 -

« De l'homme et de la femme rivés  
Par les yeux en aveugles,  
Ce Où ? d'En Haut qui d'en bas se répond  
À voix double mâle et femelle  
Se cherchant s'égarant : Où es-Tu ?  
Ce Où ? qui jusqu'au bout traque l'être  
Dont il est l'absence et le puits,  
Il leur faut où il n'est pas encore  
L'évider d'appels inouïs,  
Pour qu'enfin toute sonde brisée  
À l'humble démesure du cœur,  
Au fin fond ils y trouvent la source  
Dont le bruit est son battement continu,  
Et que tous en chacun ils l'écoutent  
Jusqu'à ce que ce Où ? se soit tu  
Dans la douce finale initiale  
Où le Tout en toute chose soit Tu. »<sup>38</sup>

---

« Sortir de la caverne », *ibid.*, p. 71).

37 « L'âme se voile à cet instant telle une femme / À la bouche du puits salue le bien-aimé / Avant de puiser l'eau dont il est le sourcier » (*Une ou la mort la vie*, 10, *ibid.*, p. 737. Cette œuvre, particulière dans l'œuvre de Pierre Emmanuel, est essentiellement, ainsi qu'il le dit lui-même et que le rappelle Anne-Sophie Constant, « une lecture au jour le jour des mouvements passionnels du combat avec la femme aimée : les trois livres de la trilogie sont des livres de terrain (...) ce n'est que dans le dernier qu'apparaît le mythe » (Entretien avec A.-S. Andreu, mai 1983, in Anne-Sophie Constant, « Deux livres en miroir, *Tombeau d'Orphée* et *Le livre de l'homme et de la femme* », *Nunc*, n° 24, juillet 2011, p 85). Il est pourtant possible d'y lire, comme toujours chez le poète, une expérience plus large, en ce sens qu'elle rejoint le « lieu commun » de tout homme : sa condition essentielle).

38 *Le grand œuvre*, « Hymne au fil de l'épée », 6, *ibid.*, p. 1118.



Liliane Klapisch, *Rencontre au puits*.  
Détails, pages 193, 196, 198.